*Œuvres complètes de Rutebeuf, trouvère du XIIIe siècle, recueillies et mises au jour pour la première fois par Achille Jubinal*, *Nouvelle édition revue et corrigée*, A. Jubinal, 1874 : Paris, Paul Daffis, vol. 2, pp. 98-104.

**Ci encoumence**

**De Charlot le Juif**

**Qui chia en la Pel dou Lièvre**[[1]](#footnote-2)**.**

Ms. 7633.

Qui méneſtreil vuet engignier

Mout en porroit mieulz bargignier ;

Car mout ſoventes fois avient

Que cil por engignié ſe tient

Qui méneſtreil engignier cuide,

Et ſ’en trueve ſa bource vuide :

Ne voi nelui cui bien en chiée.

Por ce devroit eſtre eſtanchiée

La vilonie c’om lor fait,

Garſon & eſcuier ſorfait,

Et teil qui ne valent .ij. ciennes.

Por ce le di qu’à Aviceinnes[[2]](#footnote-3)

Avint, n’a pas .i. an entier,

A Guillaume le penetier[[3]](#footnote-4).

Cil Guillaumes dont je vos conte,

Qui eſt à monſeigneur le conte

De Poitiers, chaſſoit l’autre jour[[4]](#footnote-5)

I. lièvre qui ert à ſéjour.

Mult durement ſe deſrouta ;

Li lièvres, qui les chiens douta,

Aſſeiz foï & longuement,

Et cil le chaſſa durement ;

Aſſeiz corut, aſſeiz ala,

Aſſeiz guenchi & ſà & là ;

Mais en la fin, vos di-ge bien

Qu’à force le prirent li chien.

Pris fu ſire coars li lièvres ;

Mais li roncins en ot les fièvres,

Et ſachiez que mais ne les tremble,

Eſcorchiez en fu, ce me cemble.

Or pot cil ſon roncin ploreir

Et mettre la pel eſſoreir ;

La pel, ſe Diex me doint ſalu,

Coûta plus qu’ele ne valu.

Or laiſſerons eſteir la pel,

Qu’il la garda & bien & bel

Juſqu’à ce tens que vos orroiz,

Dont de l’oïr vos eſjorroiz.

Partout eſt bien choze commune,

Ce ſeit chaſcuns, ce ſeit chaſcune,

Quant .i. hom fait noces ou feſte

Où il a gens de bone geſte,

Li meneſtreil, quant il l’entendent,

Qui autre choſe ne demandent,

Vont là, ſoit amont, ſoit aval,

L’un à pié, l’autres à cheval[[5]](#footnote-6).

Li couzins Guillaume en fit unes

Des noces qui furent communes,

Où aſſeiz ot de bele gent,

Dont mont li ſu & bel & gent :

Aſſeiz mangèrent, aſſeiz burent ;

Se ne ſai-ge combien i furent

Je méiſmes, qui i eſtoie.

Aſſeiz firent & feſte & joie.

Ne vi pieſà ſi bele faire,

Ne qui autant me péuſt plaire.

Se Diex de ces biens me reparte,

N’eſt ſi grant cors qui ne départe :­

La bonne gent c’eſt départie ;

Chaſcuns ſ’en va vers ſa partie.

Li méneſtreil treſtuit huezei[[6]](#footnote-7)

S’en vinrent droit à l’eſpouzei.

N’uns n’i fu de parleir laniers[[7]](#footnote-8) :

« Doneiz-nos maîtres ou deniers,

Font-il, qu’il eſt drois & raiſons ;

S’ira chaſcuns en ſa maiſon. »

Que vos iroie-je dizant,

Ne me paroles eſloignant ?

Chaſcun ot maître, nès Challoz[[8]](#footnote-9)

Qui n’eſtoit pas mult biauz valloz.

Challoz ot à maître celui

Qui li lièvres fiſt téil anui.

Ces lettres li furent eſcrites,

Bien ſaellées & bien dites ;

Ne cuidiez pas que je vos boiz.

Challoz en eſt venuz au bois,

A Guillaume ces lettres baille ;

Guillaume les reſut cens faille ;

Guillaumes les commance à lire,

Guillaumes li a pris à dire :

« Challot, Charlot, biauz dolz amis,

Vos eſtes ci à moi tramis

Des noces mon couzin germain ;

Mais je croi bien, par ſaint Germain,

Que vos cuit teil choze doneir,

Que que en doie gronſonneir,

Qui m’a coutei plus de .c. ſouz,

Se je ſoie de Dieu aſſouz. »

Lors a apelei ſa maignie,

Qui fu ſage & bien enſeignie,

La pel d’un lièvre rova querre,

Por cui il fiſt maint pas de terre ;

Cil l’aportèrent à grant aléure,

Et Guillaumes de rechief jure :

« Charlot, ſe Diex me doint ſa grâce,

Ne ſe Dieux plus grant bien me face,

Tant me coûta com je te di. »

— « Hom n’en auroit pas ſamedi,

Fait Charlos, autant au marchié,

Et ſ’en aveiz mains pas marchié.

Or voige-bien que marchéant

Ne ſont pas toz jors bien chéant. »

La pel prent que cil li tendi ;

Onques grâces ne l’en rendi ;

Car bien ſaveiz, n’i ot de quoi.

Pencis la véiſſiez & quoi ;

Penſis ſ’en eſt iſſus là fuer ;

Et ſi pence dedens ſon cuer,

Se il puet, qu’il li vodra vendre,

Et li vendi bien au rendre.

Porpenceiz c’eſt que il fera,

Et coment il li rendera.

Por li rendre la félonie,

Fiſt en la pel la vilonie...

Vos ſavez bien ce que vuet dire.

Arier vint & li diſt : « Biau ſire,

Se ci a riens, ſi le preneiz. »

— « Or as-tu dit que bien ſeneiz ? »

— « Oïl, foi que doi Notre Dame »

— « Je cuit c’eſt la coiffe ma fame,

Ou ſa toaille, ou ſon chapel ;

Je ne t’ai donei que la pel. »

Lors a boutei ſe main dedens :

Eiz-vos l’eſcuier qui ot gans

Qui furent punais & puerri,

Et de l’ouvrage maître Horri[[9]](#footnote-10).

Enſi fu ij. fois conchiez :

Dou méneſtreil fu eſpiez

Et dou lièvre ſu mal bailliz,

Que ces chevaus l’en fu failliz

Rutebuez dit, bien m’en ſouvient :

« Qui barat quiert, baraz li vient. »

Explicit.

1. Cette pièce a été mise en prose par Legrand d'Aussy (voyez t. III, page 90 de ses *Fabliaux*, édit. Renouard), et le texte en a été imprimé par Bar­bazan (voyez t. III, page 87, édit. de Méon). *L'His­toire littéraire de la France*, tome XX, trouve que, « dans son genre grossier, ce conte est irréprochable ; que le dialogue en est vif et la diction généralement élégante. » [↑](#footnote-ref-2)
2. *Vincennes*, qui fut presque toujours la résidence d'Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, frère de saint Louis, jusqu'à son départ pour la croisade. [↑](#footnote-ref-3)
3. Il est probable que *Guillaume* est ici un nom véritable, et que celui qui le portait était réellement *panetier* du comte de Poitiers ; mais nous n'avons aucun moyen de vérifier ce fait. Tout ce qui peut res­sortir de notre pièce, c'est que Rutebeuf, qui était favorisé par le frère de saint Louis, avait probable­ment essuyé de son panetier quelque avanie ou quel­que refus. Sans cela, l'eût-il fait le héros d’une his­toire aussi ridicule que celle qu'il raconte ? [↑](#footnote-ref-4)
4. Ce vers et le précédent, en faisant entendre que le comte de Poitiers existait encore lorsque Rutebeuf écrivait, placent la date de notre pièce avant 1270, époque de la mort d'Alphonse. [↑](#footnote-ref-5)
5. Tout le monde sait que c'était, en eſfet, la coutume des jongleurs et des trouvères. Il ne se célèbre pas de mariage dans nos fabliaux et nos chansons de gestes sans que l'auteur dise immédiatement qu'il y vint une foule de jongleurs, lesquels mangèrent bien, burent mieux, racontèrent une foule d'histoires, et furent très-bien payés. Leur salaire consistait en ca­deaux, soit d'argent, soit de vêtements, et quelque­fois des deux ensemble. Ainsi aux noces de Gauthier d'Aupais l'auteur dit :

   Il n'i ot jongleor n'éuſt bone ſoldée,

   N'éuſt cote ou ſorcot ou grant chape forrée.

   Je ferai remarquer en même temps que cette pro­fession exigeait une multitude de connaissances et de talents dont la réunion, surprenante qu'elle serait aujourd'hui chez un seul individu, doit le paraître encore bien davantage chez des gens du XIIIe siècle. Ainsi, il ne s'agissait pas seulement pour eux de ra­conter quelques fragments de romans ; il fallait en­core composer des fabliaux, des Dits, des Moralités, les mettre en musique, et s'accompagner en même temps de plusieurs instruments. [↑](#footnote-ref-6)
6. *Trestuit huezei*, tout bottés. [↑](#footnote-ref-7)
7. *Laniers*, lent, paresseux. C'est dans ce sens qu'on disait : un faucon *lanier*. [↑](#footnote-ref-8)
8. Voyez une des notes de *La Desputoison de Challot et du Barbier*. [↑](#footnote-ref-9)
9. Voyez, pour les détails sur ce personnage, une des notes de *la Complainte Rutebeuf*. [↑](#footnote-ref-10)